



Revue Française de Civilisation Britannique

French Journal of British Studies

XIV-1 | 2006

La dévolution des pouvoirs à l'Écosse et au Pays de
Galles 1966-1999

*The Almost Impossible Ally. Harold Macmillan and
Charles de Gaulle*, Peter Mangold. London & New
York: I.B.Tauris, 2006, 288 p.

Richard Davis



Édition électronique

URL : <http://rfcb.revues.org/1185>

ISSN : 2429-4373

Éditeur

CRECIB - Centre de recherche et d'études
en civilisation britannique

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2006

ISBN : 2-911580-23-0

ISSN : 0248-9015

Référence électronique

Richard Davis, « *The Almost Impossible Ally. Harold Macmillan and Charles de Gaulle*, Peter Mangold. London & New York: I.B.Tauris, 2006, 288 p. », *Revue Française de Civilisation Britannique* [En ligne], XIV-1 | 2006, mis en ligne le , consulté le 22 novembre 2017. URL : <http://rfcb.revues.org/1185>

Ce document a été généré automatiquement le 22 novembre 2017.



Revue française de civilisation britannique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

The Almost Impossible Ally. Harold Macmillan and Charles de Gaulle, Peter Mangold. London & New York: I.B.Tauris, 2006, 288 p.

Richard Davis

RÉFÉRENCE

The Almost Impossible Ally. Harold Macmillan and Charles de Gaulle, Peter Mangold. London & New York: I.B.Tauris, 2006, 288 p. ISBN: 1 85043 800 5, £ 18.99.

- 1 L'histoire racontée par Peter Mangold dans son livre *The Almost Impossible Ally. Harold Macmillan and Charles de Gaulle* peut être divisée en deux actes. Le premier se déroule en Afrique du Nord pendant la guerre où Macmillan, Ministre résident du gouvernement britannique, fut l'interlocuteur principal auprès du Général de Gaulle, alors chef de la France libre ; le deuxième lors de l'affrontement diplomatique franco-britannique entre le retour au pouvoir du Général et la démission de Macmillan de son poste de Premier Ministre en 1964.
- 2 Cette période constitue un tournant pour les deux pays : la France défaite et divisée de 1940-45 s'est transformée dans les années 1960 alors que la Grande-Bretagne, puissante et respectée pendant la guerre, est entrée dans une période de déclin. Cependant, malgré leur revirement de fortunes, les deux pays furent confrontés à des difficultés similaires. L'émergence des deux superpuissances, les États-Unis et l'Union Soviétique, ainsi que l'embryon d'une Europe supranationale, dans un contexte de guerre froide et de décolonisation, les obligèrent à revoir les fondements de leur politique étrangère. À travers les relations entre Macmillan et de Gaulle Mangold présente, donc, une histoire beaucoup plus vaste. Un des intérêts de son livre réside dans les parallèles qu'il établit

entre les relations entre les deux hommes et celles des deux pays. Les deux hommes représentent en quelque sorte les attitudes, forces et faiblesses des deux pays : Macmillan une Grande-Bretagne passéiste, consciente de la nécessité de changer mais toujours attachée à son passé et à son empire, de Gaulle une France fière dans son adversité et déterminée à faire valoir son renouveau.

- 3 À partir de nombreuses sources, Mangold nous décrit ses personnages avec compréhension. Cela n'est pas chose facile. De Gaulle et, dans une moindre mesure, Macmillan restent des personnages difficiles à cerner. Tous les deux opéraient derrière des masques qu'ils ne laissaient tomber que très rarement. Pour les Britanniques en particulier la tâche fut difficile face à de Gaulle, « *un maître dans les arts de l'ambiguïté politico-linguistique* » [104]. Les comparaisons faites par Macmillan entre de Gaulle et Napoléon ou Louis XIV sont connues depuis longtemps. Plus intéressant est la tendance des Britanniques de faire appel à la psychanalyse afin de mieux comprendre le Général. Dès 1943 Macmillan écrit qu'il était « *certainement un homme étrange* » [68] et il se demanda même s'il n'était pas « *fou* » [53]. Dans un rapport Macmillan décrivait ses impressions après plusieurs mois avec le Général. Son « *arrogance* », disait le Ministre résident, le rendait

almost impossible to deal with ; but it is, as no doubt modern psychologists would agree, the reverse side of an extreme sensibility. I have never known a man so ungracious and so sentimental [...]. At the same time, he would immensely like to be liked. [...] The terrible mixture of inferiority complex and spiritual pride are characteristic of the sad situation into which France has fallen. I have often felt that the solutions here could not be dealt with by politicians. They are rather problems for the professional psychiatrist. [69]

- 4 Vingt ans plus tard, après le veto qui mit en échec les ambitions britanniques en Europe, Macmillan se plaignait que de Gaulle était « *devenu fou - complètement fou* » [201] alors que l'ambassadeur à Paris, Pierson Dixon, se demandait, à moitié en plaisantant, si le Général ne devait pas voir un psychiatre. Cependant, c'est plutôt l'instabilité psychologique de Macmillan qui est montrée ici. En effet, Mangold a raison de souligner que le veto de janvier 1963 ne fut pas simplement un revers diplomatique pour Macmillan mais un coup psychologique qu'il n'a jamais su digérer. Sur les questions internationales auxquelles ils furent confrontés, Mangold décrit un de Gaulle aux « *nerfs d'acier* » [121] opposé à Macmillan qui, selon de Gaulle, dégageait un air « *d'anxiété et de détresse* » [135] avec, pour compléter ce tableau peu flatteur, la larme facile.
- 5 Mais Mangold a raison de ne pas se contenter d'une image réductrice de de Gaulle comme simple anglophobe. Les exemples de son anglophobie sont nombreux mais, comme le dit Mangold, de Gaulle fut plutôt « *schizophrène* » [153] envers la Grande-Bretagne, alternant un réel désir d'arriver à un accord avec une hostilité bien enracinée contre l'ennemi héréditaire. Les références à Fachoda, Jeanne d'Arc et à d'autres revers soufferts par la France pendant des siècles jonchent les propos du Général. Les affronts, réels ou imaginaires, à son amour propre et à celui de la France ne furent jamais oubliés, la rancune étant une des caractéristiques qui dominait la personnalité du Général selon les observateurs britanniques. Mais Mangold détecte en même temps un certain respect pour la Grande-Bretagne.
- 6 L'histoire des relations franco-britanniques racontée par Mangold est donc complexe, tout comme les relations personnelles entre les deux hommes. Si Macmillan n'hésite pas à critiquer le Général, souvent dans des termes à la limite du langage diplomatique, à la fin

de sa vie il concéda que de Gaulle était « *un grand et un brave homme, et il a sauvé la France* » [211]. De son côté de Gaulle écrit dans ses *Mémoires d'espoir* :

[...] nous sommes des amis, depuis la période de la guerre [...] Ces souvenirs, joints à l'estime que j'ai pour son caractère, ainsi qu'à l'intérêt et à l'agrément que me procure sa compagnie, font que je l'écoute avec confiance et lui parle avec sincérité. [...] Harold Macmillan me trouve donc disposé à m'accorder avec lui, dès lors qu'il serait possible à son pays et au mien de marcher sur la même route [220-21].

- 7 La question au centre du livre de Mangold est « *qu'est-ce que l'amitié en politique, et surtout en politique internationale ?* » Sa réponse est que « *l'amitié entre hommes d'État peut être réelle, mais le plus souvent c'est un outil, si ce n'est pas une arme, dans la diplomatie, surtout pour ceux qui manquent de moyens plus tangibles* » [4-5]. La façon dont ces deux hommes ont cherché à courtiser ou flatter l'autre afin de l'influencer et le manipuler constitue un des aspects les plus fascinants de ce livre. Macmillan surtout prétendait bénéficier de « *l'amitié* » du Général ; tous deux n'ont pas hésité à employer le terme ou à l'utiliser à leurs propres fins. Mais en fin de compte, comme le dit Mangold, leur « *amitié* » resta limitée, voir artificielle et strictement circonscrite par les intérêts nationaux. La façon brutale dont de Gaulle coula toute la politique européenne de son « *ami* » Macmillan en janvier 1963 en fut le meilleur des exemples. Le verdict de Mangold selon lequel « *la diplomatie personnelle du Premier ministre a produit peu de résultats* » [116] est difficile à contester.
- 8 Mangold démontre à plusieurs reprises que les Britanniques, et Macmillan en particulier, ont surestimé l'influence qu'ils avaient sur le Général et leur capacité à le faire fléchir. Si Macmillan a exercé une certaine influence sur lui en 1943-44 c'était simplement parce qu'il le poussait dans la direction qu'il souhaitait prendre. Quand, vingt ans plus tard, il cherchait à convaincre le Général au sujet de la C.E.E. cela fut en vain. D'ailleurs, les prétentions d'amitié semblent être mises à mal par les accusations de mensonges ou de « *mépris pour l'honneur et la vérité* » [183] qui volaient entre Londres et Paris.
- 9 Même s'il y avait entre de Gaulle et Macmillan un certain respect, Mangold démontre que celui-ci ne pouvait pas surmonter le désaccord fondamental entre les deux pays. Un des thèmes centraux du livre est la juxtaposition d'une alliance entre les deux pays, avec des intérêts communs, et une rivalité ancestrale constamment fournie par des différends fondamentaux. La continuité de la rivalité franco-britannique est très bien mise en évidence par Mangold, tout comme la tendance de Macmillan et de Gaulle à faire référence à l'histoire, parfois ancienne. Macmillan en particulier aimait comparer ses problèmes avec de Gaulle au début des années 1960 avec les deux guerres mondiales : les Français « *nous ont laissé tomber* » dans les deux guerres, écrit-il en août 1962, « *et maintenant ils essaient de nous laisser tomber à nouveau* » [175]. De son côté de Gaulle n'a jamais oublié comment les Britanniques, ligüés avec les Américains, l'avaient traité pendant la guerre. Pour de Gaulle, la mémoire nationale et personnelle était omniprésente dans ses calculs.
- 10 L'histoire tendue des relations franco-britanniques semble se répéter dans les années de Gaulle-Macmillan. Peut être s'agit-il simplement d'un épisode supplémentaire dans une histoire sans fin, chacun cherchant à occuper une place dominante en Europe. Mangold cite une lettre de Macmillan de 1961 où il est explicite dans son ambition de « *dominer ou au moins de diriger [l'Europe]* » [151] où il s'inquiétait de voir « *l'hégémonie* » française s'installer [170]. Malheureusement pour Macmillan, le rapport de forces entre les deux pays avait été considérablement modifié, une réalité que Macmillan semble avoir pris trop de temps à reconnaître.

- 11 Néanmoins, Mangold a raison de dire qu'il existait de réelles possibilités pour une entente entre les deux pays. Macmillan ne fut peut-être pas un véritable francophile et resta toujours attaché à la « relation spéciale » (tout en étant insulaire dans l'âme) ; au mieux de Gaulle se méfiait de la Grande-Bretagne. Mais, malgré ces obstacles, les deux hommes furent tentés par la possibilité d'un accord. En 1943, de Gaulle proposait un co-opération franco-britannique dans l'après-guerre et il revenait à cette idée à la fin de sa présidence dans ses échanges avec l'ambassadeur Christopher Soames. La réconciliation entre la France et l'Allemagne au centre de sa politique européenne ne cachait pas sa méfiance à l'égard de ce pays (un sentiment qu'il partageait avec Macmillan). Pour sa part, Macmillan, malgré ses sentiments personnels, reconnaissait le danger d'une relation déséquilibrée avec la superpuissance américaine. Surtout, Macmillan voulait quelque chose que détenait de Gaulle : les clefs pour accéder à la C.E.E. Son problème était de le convaincre de les lui transmettre. Si Mangold n'apporte rien de nouveau sur cette question son récit est clair. Savoir si de Gaulle fut réellement tenté par une offre d'assistance nucléaire, et si Macmillan fut prêt à le faire — avec ou sans les Américains (qui ont eux-mêmes fourni l'essentiel du savoir-faire britannique) — reste sans réponse. Les liens entre les échanges dans le domaine nucléaire et le veto du Général à la demande d'adhésion de la Grande-Bretagne à la C.E.E. restent aussi non élucidés.
- 12 Le livre de Mangold n'est, donc, pas simplement une histoire des relations entre de Gaulle et Macmillan comme son titre pourrait le faire croire. Il n'est pas non plus limité à des relations entre la Grande-Bretagne et la France mais reconnaît la nécessité de voir celles-ci dans un contexte plus large, prenant en compte les rôles joués par les États-Unis et l'Europe. Dans ce sens cette histoire est plutôt une série d'histoires trilatérales (et comme le disait l'ambassadeur des États-Unis à Paris en 1961 « *trois est toujours un chiffre difficile - en ce qui concerne les enfants, les mariages, et les alliances* » [31]). Cette approche permet à Mangold de démontrer toute la complexité, les possibilités et les problèmes des relations franco-britanniques de ces années et de tisser les liens entre les différentes dimensions pour proposer au lecteur une vision globale cohérente.
- 13 Au cœur de la politique du Général il y avait l'ambition de voir la France occuper une place plus importante dans les affaires du monde mais ses appels pour une direction tripartite de l'alliance occidentale restèrent sans réponse. Pour Macmillan le problème était de préserver la « relation spéciale » avec Washington tout en se rapprochant de l'Europe, ce qui impliquait nécessairement un accord avec le Général, de « rétablir », comme il le disait lui-même, « *nos anciennes relations avec les Français sans déloyauté envers les Américains* » [145]. Au fond, Macmillan et de Gaulle avaient des visions du monde et des États-Unis, diamétralement opposées ; d'ailleurs ces différences subsistent encore aujourd'hui. Macmillan avait fondé toute sa carrière sur
- [...] the assumption that Britain could retain its independence within the undefined concept of 'interdependence' [...] and that the 'special relationship' would provide an essential means of cushioning, if not actually staving off, further decline. [...] De Gaulle thought otherwise, being of too instinctively suspicious a disposition to put the kind of trust in the Americans which Macmillan was willing to do. [...] British policy was alliance policy, and the reference to the Americans as partners was more than simply manipulative rhetoric. De Gaulle by contrast was a strategic, as well as individual, loner [...] as he once more bluntly put it, 'war is against our enemies, peace is against our friends' [96-98].
- 14 Mangold a raison de souligner l'importance sur le long terme de ce désaccord fondamental entre les deux hommes et entre les deux pays :

For de Gaulle Europe was France's opportunity. His problem was with the power of the United States. For Macmillan Europe was the problem, and the 'special relationship' the opportunity [213].

- 15 D'autres arguments de l'auteur sont néanmoins moins faciles à justifier. Mangold défend le choix de Macmillan en faveur des États-Unis :

The Prime Minister was seeking to shore up Britain's international position by adding a new European dimension, rather than choosing Europe. Nor was it realistic to expect him to do otherwise. It was certainly not in British interests to be allow (sic) itself to be weaned away from the all-powerful American connection which it had originally been forced to pursue in the wake of the collapse of France in 1940. France's subsequently (sic) recovery might have brought her back to the centre of west European diplomacy, but it was not in the same strategic power league as the US [215].

- 16 Mais c'est précisément ici que réside la faiblesse de la politique de Macmillan (et de ses successeurs). L'argument de Mangold est que seul les États-Unis peuvent satisfaire les besoins stratégiques de la Grande-Bretagne. Mais il y a un prix à payer que Mangold semble oublier. Si les États-Unis sont réellement « *tout puissants* » comment faire pour ne pas devenir un satellite ? Comment réussir l'ambition d'occuper la place de *leader* en Europe tout en défendant la thèse de la « *relation spéciale* » ? Macmillan avait au moins le courage de se confronter à cette « *épineux problème* », à savoir « *comment réconcilier une relation avec une Europe où elle [la Grande-Bretagne] ne s'est jamais entièrement sentie chez elle, avec ses liens intimes avec Washington vers laquelle elle semble graviter instinctivement* » [4], mais il n'a pas trouvé de réponse.

- 17 Pour Mangold, Macmillan avait raison de chercher à maintenir la « *relation spéciale* » mais il est néanmoins coupable d'une série d'erreurs de jugement : d'avoir surestimé sa capacité à convaincre le Général et sous-estimé son opposition à l'entrée de la Grande-Bretagne dans la C.E.E., et de ne pas avoir apprécié à quel point il était compromis à ses yeux par ses relations avec Washington. Le jugement de Mangold sur la politique de Macmillan en 1959 qu'elle « *ne semble pas révéler un diplomate du premier rang* » [138], peut être aussi bien appliqué à l'ensemble de sa diplomatie. Certes, Macmillan n'a pas eu les meilleures cartes en main mais il ne les a pas toujours bien utilisées. Par contre, de Gaulle a montré « *une capacité remarquable de tirer le meilleur d'un jeu faible* » [137]. Finalement, les deux hommes ne jouaient pas dans la même cour. Mangold en conclut que Macmillan « *avait été surclassé* » par « *un des plus formidables et un des plus impitoyables opérateurs sur la scène internationale* » (222) et ce jugement est sans doute juste.

- 18 Cependant, si dans la bataille entre les deux hommes de Gaulle sortit vainqueur, il n'a pas pour autant atteint ses objectifs. En fin de compte, ni Macmillan ni de Gaulle n'ont réalisé leurs ambitions. Le choix de Macmillan en faveur de la « *relation spéciale* », surtout en matière d'armes nucléaires, condamna la Grande-Bretagne à une position de dépendance, voire de vassalité. Son ambition de jouer le rôle de conseiller privilégié de Washington, résumé dans son image de Grecs et de Romains, n'a pas abouti. Ni Macmillan ni ses successeurs n'ont su concilier le désir de garder une indépendance d'action et en même temps une alliance étroite avec les États-Unis, de conserver les avantages commerciaux dans le Commonwealth tout en entrant dans la C.E.E. et surtout d'y jouer un rôle de *leader*. Que Macmillan ait cherché à bénéficier des avantages de l'appartenance à l'Europe sans compromettre les relations déjà bien établies avec le Commonwealth et les États-Unis est compréhensible. Mais c'est sans doute à la capacité de prévoir et de faire les choix difficiles avant qu'ils s'imposent d'eux-mêmes que se jugent les hommes d'État.

Macmillan a accompli un certain progrès sur la route de la transformation de la Grande-Bretagne, souvent contre une partie de son propre gouvernement, de son parti et de son pays (Mangold, lui-même ancien diplomate au *Foreign Office*, décrit ce dernier comme « *féroce*ment pro-américain » [146]). Mais finalement il n'a jamais pu résoudre les contradictions au cœur de sa politique.

- 19 De même, de Gaulle n'a jamais résolu son « *problème anglais* ». Le Général avait pour la Grande-Bretagne « *des sentiments ambivalents* » qui mélangeaient respect et espoirs teintés de crainte. Mangold écrit:

he privately attributed his early reservations about the EEC to concerns that it would embroil France with Britain, without whom he could not conceive Europe. Britain was critical to providing the military – in the first place nuclear capability, without which it would be impossible for Europe to play the international role de Gaulle dreamed of [...] The problem was – and this was a dilemma de Gaulle never seems to have resolved – that British membership would be very much at France's expense. [153-54]

- 20 Plus loin Mangold souligne l'incapacité du Général à intégrer la puissance britannique dans sa stratégie européenne, une stratégie qu'il juge « *fondamentalement irréaliste* ». [215]
- 21 Peut-être de Gaulle et Macmillan ont-ils mieux compris les problèmes et les défaillances dans la politique de l'autre que dans la leur. De Gaulle a, à plusieurs reprises, manifesté son souhait de voir la Grande-Bretagne se rapprocher du continent. Mais, pour lui, il s'agissait d'un choix entre l'Europe et les États-Unis, entre le grand large et le continent selon les termes employés par Churchill. Selon Mangold, de Gaulle « *voulait courtiser (Macmillan) pour l'éloigner des Américains, plutôt que de lui permettre de trouver un juste milieu entre l'Europe et les États-Unis* » [149]. Ce choix allait à l'encontre de la politique des « *trois cercles* » qui préconisait que la Grande-Bretagne devait jouer un rôle à la fois en Europe, dans le Commonwealth et avec les États-Unis, une politique à laquelle Macmillan adhérait entièrement. En retour, Macmillan voyait clairement les incohérences dans la politique du Général : il voulait, tout comme la Grande-Bretagne, une « *Europe des patries* », sans le côté supranational souhaité par la majorité d'autres pays européens ; il souhaitait, encore comme la Grande-Bretagne, préserver un rôle mondial et il voyait dans l'arme nucléaire un moyen pour y parvenir ; il souhaitait obtenir le savoir-faire dans ce domaine de la part des États-Unis ou de la Grande-Bretagne mais il ne voulait pas compromettre le *leadership* de cette Europe par une adhésion de la Grande-Bretagne à la C.E.E.. Comme le dit Mangold, « *si les deux hommes partageaient une chose au début de 1963, c'était la frustration* » [214] ; les deux hommes désabusés ressemblant à Don Quichotte se battant sans arrêt contre les moulins à vent [220].
- 22 Le livre de Mangold n'apporte pas d'interprétation foncièrement nouvelle. Il est aussi regrettable que le texte comporte un grand nombre de fautes de frappe. Mais l'ensemble, écrit dans un style sérieux sans être trop académique ou pompeux, reste très agréable à lire et l'histoire qu'il raconte, bien qu'elle couvre une période qui date d'il y a quarante ans, conserve un grand intérêt pour la politique d'aujourd'hui. Ce livre sera d'un grand intérêt pour les historiens tout comme pour ceux qui s'intéressent aux questions de politique internationale qui continuent de se poser à la Grande-Bretagne et à la France au début du 21^e siècle, des questions qui, comme le souligne Mangold, « *attendent toujours une réponse satisfaisante* » [4].

AUTEURS

RICHARD DAVIS

Université Charles de Gaulle (Lille III)